

Est-ce *Lui*? . . . Est-ce *Elle* qui est cause que ses rêves enchanteurs se soient évanouis? . . . Qui donc a fait s'éteindre ce foyer ardent pour ne laisser que des cendres mortes? . . . Hélas! Hélas! que l'amitié, que l'amour même est chose fragile, lorsqu'il ne s'appuie que sur le cœur humain. Il n'y a que celui qui cherche en Dieu un support qui dure, dont la flamme pure et ardente puisse espérer briller jusqu'à ce que la mort impitoyable vienne en souffler la flamme. Même alors, ce n'est qu'une séparation momentanée, causée par les nécessités du voyage, fait plus rapidement par l'un que par l'autre; car tôt ou tard la réunion se fera au même port, et, elle sera éternelle.

Voilà, direz-vous, chers lecteurs et vous surtout, aimables lectrices, un langage bien sérieux et bien sévère pour un semblable sujet. Que voulez-vous? Lorsque le voyageur a gravi la plus longue partie des rudes sentiers qui mènent au terme de la carrière, il se retourne, et voyant au fond de la vallée, sur la route qu'il a parcourue, les ravages causés par les tempêtes et le temps, les amitiés dévastées, les amours éteints par la mort, ou, qui pis est, par des causes bien autrement pénibles: le cœur grave, l'œil attristé, il reprend sa route vers les derniers sommets de la vie, sans guère plus se faire d'illusions; n'ayant plus pour se soutenir que l'espérance qu'il voit briller tout en haut.

\* \* \*

Connaissez-vous la charmante causerie du P. Van Tricht qui porte pour titre: *L'Illusion*? Si non, procurez-vous la tout de suite. Vous y trouverez une lecture des plus attrayantes malgré qu'elle tende à faire perdre une des choses que le cœur, surtout dans la jeunesse, aime le plus à conserver. Je veux vous en citer un beau passage qui se rapporte admirablement à la gravure qui nous occupe:

“ Je vais toucher, nous dit l'aimable causeur, à la dernière fleur de vos illusions, et je voudrais pouvoir me recueillir, pour le faire avec tendresse, car c'est la fleur que l'homme voit, avec le déchirement le plus sanglant, se faner lentement entre ses mains et laisser tomber, une à une, sur la terre où le vent les emporte, ses feuilles décolorées.